

Soirée SILPAC – 04 décembre 2009 – En quête de Job

Un écrivain, voyez-vous, c'est un handicapé de la parole qui a su s'insérer socialement et faire d'une infirmité, une réussite. C'est la raison pour laquelle ce discours est écrit. S'y ajoute que prendre la parole en public est un privilège assez rare pour que je ne m'aventure pas à y dire n'importe quoi.

Quand Jean-Luc Aribaud m'a contactée voici plus d'un an pour me demander d'écrire l'histoire de l'usine Job, la question essentielle à laquelle j'ai dû répondre intérieurement était : pourquoi ce livre ? Quelle était sa nécessité et rejoignait-il quelque chose en moi qui lui préexistait ? Autrement dit, est-ce que je portais déjà, de manière embryonnaire, du matériau qui soit en rapport étroit avec la commande qui m'était proposée ? C'est l'aventure humaine qui m'a poussée à accepter. Celle vécue par les ouvriers et les ouvrières de Job d'abord, puis par le collectif constitué d'associations de quartier, d'anciens salariés et d'habitants. J'y ai vu l'opportunité d'accéder au cœur même de ce qui nourrit mon travail : l'homme.

L'homme justement, parlons-en. Il adore les situations compliquées, elles lui donnent l'impression d'être plus intelligent. Mais si les situations sont complexes, si les contextes sont effectivement difficiles, ils reposent en revanche sur des mécanismes plus simples qu'il n'y paraît. Prétendre le contraire, c'est une manière de faire croire que les arcanes des relations humaines sont beaucoup trop sophistiquées pour des esprits ordinaires, qui feraient mieux de rester chez eux à s'appauvrir devant la télévision plutôt que de vouloir changer le monde. Et qu'ils laissent donc le pouvoir à ceux qui sont en mesure de l'exercer ! C'est une manipulation basique qui consiste à faire des petits secrets avec des grosses ficelles.

Quoi qu'en disent les esprits supérieurs, les raisons pour lesquelles nous agissons sont en fin de compte assez peu nombreuses. Ce sont les formes revêtues qui sont alambiquées. C'est là que l'adage populaire trouve son sens : *Ne vous fiez pas aux apparences*. Non, en effet, ne vous y fiez pas ! Dans *En quête de Job*, j'ai cherché à dénuder les mécanismes sur lesquels repose une lutte collective. Savoir qui on est et comment on fonctionne est plus qu'un atout... c'est une donnée primordiale. Car qu'est ce qu'un collectif si ce n'est un regroupement d'individus qui interagissent les uns avec les autres ? Et comment espérer mener une lutte à son terme en négligeant cet aspect incontournable ?

Dans ce livre, il est donc question de révolte, d'indignation, de respect, de peur, de joie, de pouvoir et d'élan. On y parle aussi de musique, de fête, de solidarité, d'architecture et de mépris. Le mépris, vous savez, cette vieille manie qui consiste à prendre appui sur la tête des autres pour se donner de la hauteur. Voilà pour le fond. Pour la forme, ce texte n'est pas un documentaire, ce n'est pas un essai, ce n'est pas non plus une étude sociologique. C'est un texte littéraire, une enquête, une interrogation résolument tournée vers l'écriture poétique – choix qui n'a pas été fait en vain et ne doit en aucun cas vous inquiéter.

Imaginer que la poésie est réservée à une élite, qu'elle est hermétique ou trop lyrique pour rendre compte du quotidien, c'est un contresens fondamental. La poésie est populaire et révolutionnaire. Elle ne flatte pas le sens, elle l'ouvre. Elle ne prétend pas détenir la vérité savante, elle s'adresse au cœur, elle laisse chacun libre de l'entendre. Allez dans les bars, dans les rues, dans les cours d'école, écoutez. La poésie est là, elle ne dit pas son nom, c'est tout. Elle est notre langage d'origine, il n'est que d'entendre parler les enfants pour s'en persuader.

En définitive, je vous souhaite surtout de prendre à la lecture de ce livre, le plaisir que j'ai pris à l'écrire. J'y ai entrevu la possibilité d'un monde dans lequel on laisserait le mépris aux mépriseurs, un monde où chacun pourrait juger par lui-même sans hurler avec les loups, ni même braire avec les ânes. C'est un texte qui trouvera sa raison d'être s'il permet à certains de se dire : « Et si c'était l'heure de retourner les cartables, de fouiller nos poches, de trouver le moyen de partager nos goûters ? Oui, si c'était l'heure de s'y mettre à plusieurs, et surtout, si c'était le moment ? »

Frédérique MARTIN

<http://www.frederiquemartin.fr>